

## Tendre vers la lumière Commentaire critique

### *Les Drapeaux de papier* de Nathan Ambrosioni

Ambre Sachet

Volume 37, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Sachet, A. (2019). Compte rendu de [Tendre vers la lumière : commentaire critique / *Les Drapeaux de papier* de Nathan Ambrosioni]. *Ciné-Bulles*, 37(3), 11–11.

Les Drapeaux de papier de Nathan Ambrosioni

# Tendre vers la lumière

AMBRE SACHET

Dans la pénombre, la main passée sur son crâne rasé, le souffle fort, il regroupe ses affaires dans un sac-poubelle. Après 12 ans de prison, Vincent s'apprête à quitter sa cellule. Avec pour seul repère sa sœur Charlie, le jeune homme réintègre une société pour laquelle on ne lui a pas laissé le mode d'emploi.


Le choix de Nathan Ambrosioni est celui de la simplicité. Une décision payante pour un jeune réalisateur qui, en restant accroché à son point de départ — la relation entre frère et sœur —, traite de sujets complexes sans que jamais le propos ne s'en trouve alourdi. Le cinéaste français frappe fort avec un premier long métrage délicat sur la difficulté de la réinsertion postcarcérale.

Au diable l'intellect! Tout comme **Mommy** de Xavier Dolan, qui a beaucoup inspiré Ambrosioni, **Les Drapeaux de papier** est un film qui se ressent. Grâce à un travail minutieux du son, entrer dans la tête de Vincent est possible dès qu'il croit se revoir dans les douches communes ou qu'il entend encore le bruit sourd des couloirs de la prison. Dans ces moments de panique ou de colère, les bourdonnements qui l'atteignent sont contagieux.

Chaque geste, chaque grattement, chaque regard est épié et amplifié. S'il permet de ressentir tout signe d'anxiété, ce souci du détail est aussi un moyen de rendre chaque sensation palpable. Comme ce gros plan sur une mandarine dans les doigts collants et fébriles d'une femme qu'il rencontre, promesse d'une vie nouvelle. Ou encore ces rayons de soleil qui se posent en clair-obscur sur son visage, lui qui embrasse chaque moment de bien-être récupéré. Au propre comme au figuré, Vincent est à la recherche constante d'une lueur. Au-delà du drame d'un homme qui se croit inadapté au monde qu'il redécouvre, il y a ce besoin viscéral de se sentir à nouveau vivant: une nécessité que Vincent partage avec sa sœur, libre au sens strict du terme, mais enfermée dans un quotidien qui l'étouffe. Les plans, tantôt lents et contemplatifs, tantôt nerveux et dynamiques, communiquent cette rage de vivre qui les rapproche.

Nous le disions, chaque détail compte, même cette pépinière dans laquelle le jeune homme trouve un espoir et un travail,

mais surtout lieu où sa tâche consiste à s'occuper de plantes... dont le besoin primaire est la lumière. Cette luminosité omniprésente envahit jusqu'au genre du film, teinté de passages plus légers que veut bien laisser croire son sujet. L'honnêteté de Vincent, trop appuyée pour les normes sociales, n'en est que plus touchante et crée de réelles bouffées d'air frais. Le drame est désamorcé lorsqu'il ironise sur ses compétences professionnelles ou qu'il annonce à sa sœur le prix exact du cadeau qu'il vient de lui acheter. Si l'image et le son sont les principaux responsables de cette réussite sensorielle, la force du résultat découle d'une interprétation brillante d'un duo d'acteurs qui mise elle aussi sur la sobriété. En douceur et sans excès, Guillaume Gouix et Noémie Merlant y sont pour beaucoup dans cet attachement quasi instantané à ce tandem imparfait.

Il est possible que le cercle se referme pour un homme déjà condamné. Ambrosioni laisse planer le doute sur plusieurs questions, comme ces relations familiales houleuses ou l'origine des troubles du comportement de Vincent, que la double peine attend toujours au tournant. Ces points d'interrogation sont assurément réfléchis par un cinéaste qui décide de poser d'office son regard non pas sur le criminel, mais sur l'homme. En choisissant d'appuyer son récit sur le vécu de l'instant présent, le réalisateur rend à cette fratrie cabossée le temps qui lui a été volé ou dont elle s'est elle-même amputée. Si le mystère demeure, une chose est certaine: Nathan Ambrosioni est un cinéaste dont il nous tarde de suivre la carrière. (Sortie prévue: juin 2019) 



France / 2019 / 102 min

**RÉAL., SCÉN. ET MONT.** Nathan Ambrosioni **IMAGE** Raphaël Vandenbussche **SON** Alexandre Hecker **Mus.** Matthew Otto **PROD.** Stéphanie Douet **INT.** Guillaume Gouix, Noémie Merlant, Sébastien Houbani, Jérôme Kircher **DIST.** K-Films Amérique